

## CHAPITRE PREMIER

### *Le Courroux de Khufu*

— Qui est là ?

Seul le silence répondit à ma question. Pourtant, j'avais la nette impression que quelqu'un était tapi juste derrière la porte. Une peur familière m'étreignit et je plongeai la main dans le tiroir supérieur de mon bureau pour saisir mon Browning.

Le contact de l'arme me rassura et je contournai à pas de loup ma table de travail pour me diriger vers l'entrée. D'un geste brusque, j'ouvris toute grande la lourde porte de bois : il n'y avait personne. Un éclair zébra le ciel pendant un court instant, mais il ne fut pas suivi par le grondement du tonnerre.

Je me sentais vaguement ridicule ; je refermai la porte, la verrouillai à double tour puis je regagnai mon siège et remis le pistolet à sa place dans le tiroir du bureau. Je venais juste de me replonger dans mes dossiers lorsque, à nouveau, je fus dérangé, cette fois-ci par un étrange roucoulement, pareil à celui d'un engoulevent, qui, encore une fois, provenait de derrière la porte.

— Que diable ? marmonnai-je, irrité, bondissant de mon siège pour retourner à la porte. Je tournai le verrou mais, au moment où je saisis la poignée pour faire jouer le vantail, ma main fut traversée par un courant électrique. Aucun son ne parvint à sortir de ma gorge. J'étais totalement paralysé. Soudain la poignée tourna, entraînant ma main, et la lourde porte fut poussée. Je tombai sur le sol, hoquetant de douleur après le choc électrique que j'avais subi. Je songeai à mon pistolet, resté au fond du tiroir de mon bureau. Je levai les yeux et je distinguai trois personnages encapuchonnés, revêtus de longues robes noires, qui se tenaient dans l'encadrement, le regard fixé sur mon corps recroquevillé au sol. Ils portaient, noués autour de leur tête, des bandanas pourpres.

*Des Dacoits !*

Ce mot surgit à mon esprit lorsque je me sentis soulevé comme une plume par une de ces gigantesques créatures qui me jeta sur son épaule, tandis qu'une autre enveloppait ma tête dans un sac de toile qui fut attaché sous mon menton. Je reçus un violent coup sur la nuque ; puis, après l'obscurité ce fut le néant, et mon esprit, pareil à un réservoir qui se vide, perdit toute notion de temps et d'espace.

Je fis des rêves étranges, hantés par des images surgies du passé récent. Je revis Kara et Greba qui avaient embarqué quelques jours auparavant sur un paquebot en partance pour Corfou. Greba était accompagnée de son fiancé ; elle était mon infirmière depuis bientôt vingt-quatre ans, en fait depuis l'époque de mon mariage avec Kara.

Le fiancé de Greba, un nommé Simos, était archéologue. Elle devait l'épouser à Corfou et elle était impatiente de commencer une nouvelle vie aux côtés de son mari. Mon cabinet était prospère et accaparait une grande partie de mon temps et je ne pouvais me permettre de prendre deux semaines de vacances avec Kara. Mais j'avais insisté pour qu'elle parte seule et profite de son séjour dans l'île après que le mariage de Greba aurait été célébré.

J'étais tombé amoureux de Kara pendant ces terribles années au cours desquelles le docteur Fu Manchu avait mené une guerre impitoyable contre la Grande-Bretagne. Tout cela, par bonheur, appartenait au passé. Ces derniers temps, je n'avais d'ailleurs revu Nayland Smith que de loin en loin.

J'avais pour lui une profonde amitié, mais la vie qu'il menait, emplie de sensations fortes et de dangers extrêmes, ne me manquait pas. Toute son énergie était consacrée à traquer Fu Manchu, dans l'espoir de le capturer un jour et de mettre un terme définitif à la menace qu'il représentait. Je comprenais ses raisons et je savais que cette dévorante obsession n'était qu'un palliatif au vide de son existence. Dans un sens, il était béni des dieux car il avait réussi à survivre à de nombreux périls. Mais il portait aussi en lui une malédiction car il ne connaissait jamais un seul moment de paix. Il suivait une route solitaire, mais c'était celle qu'il avait choisie.

Après toutes ces années, Kara était restée une très belle femme. Peu de gens pouvaient imaginer qu'elle avait presque le même âge que moi. La nuit, dans notre lit, j'étais toujours étonné par l'ardeur

juvénile qu'elle mettait dans nos étreintes amoureuses qui n'avaient rien perdu de leur fougue et de leur intensité. Cependant, le plaisir physique n'est pas la seule chose qui compte dans un mariage. Kara était hantée par des souvenirs effrayants que, malgré tout l'amour que je lui portais, elle ne parviendrait jamais à évacuer. Dans notre monde occidental, il est difficile d'admettre que l'esclavage existe encore, mais il est très courant en Orient et elle en avait été la victime. J'avais essayé, pendant de longues années, d'effacer de son esprit et de son âme la douleur et la peine qui y pesaient si lourdement. Mais avec le temps, j'en étais venu à accepter que son amour pour moi connaisse certaines limites.

Le temps... à propos du temps... à travers le chaos qui régnait dans mon esprit, je tentai de me concentrer sur des souvenirs plus anciens. Mon enquête au Pays de Galles, aux côtés du grand Sherlock Holmes, lorsque Smith avait été enlevé par Fu Manchu... la douleur que Kara et moi avions partagée lors de la mort tragique de notre fille... la fin de mes aventures avec Nayland Smith à l'issue de la Grande Guerre... dix ans plus tard, lorsque je m'étais retrouvé à devoir combattre encore une fois le Si-Fan, passé à ce moment-là sous le contrôle du Mandarin Ki-Ming et de Fah lo Suee, la fille de Fu Manchu, puis de nouveau dirigé par son terrible père, qui avait retrouvé la vitalité d'un homme de mon âge grâce à son miraculeux élixir de vie... je revécus l'émotion poignante et la joie de retrouver Fleurette, notre enfant, revenue à la vie, devenue une jeune femme... notre famille réunie enfin... et rassurée par la promesse solennelle que nous avait faite Fu Manchu de ne plus chercher à nous nuire. La paix enfin... rien que la paix et du temps.

Je clignai des yeux.

J'étais toujours dans l'obscurité la plus complète, mais je percevais de nouveau les sons et je retrouvais un semblant de contact avec la réalité. Le ronronnement sourd d'un moteur d'automobile, les cahots de la route sous les pneus : j'étais dans une voiture et l'on me conduisait quelque part. Une odeur fétide me monta aux narines et j'éprouvai une désagréable sensation d'humidité. Ma tête était toujours emprisonnée dans le sac en toile, mais je semblais par ailleurs totalement indemne.

Après un temps qui me parut une éternité, le véhicule s'arrêta brusquement. J'entendis le grincement des portières, puis le claquement du coffre que l'on ouvrait. Je fus saisi sans ménagement par les bras et par les jambes, extrait du véhicule puis traîné à quelques mètres. Je ne pouvais offrir aucune résistance et je me concentrais sur le crissement produit par les chaussures de mes ravisseurs qui devaient marcher sur du gravier. Mais bientôt ce furent des pas silencieux, les sons et les odeurs de la nuit avaient disparu : nous étions à présent dans un espace intérieur. Comparée à celle qui régnait à l'extérieur, la température était très basse et je fus enveloppé d'une atmosphère glaciale.

Mes ravisseurs s'arrêtèrent et me posèrent sur le sol glacé. Je restai immobile quelques instants, n'osant pas tenter de faire le moindre mouvement. Un visage se rapprocha du mien et je sentis une haleine chaude qui soufflait sur ma joue. Une main dénoua le sac de toile et libéra ma tête.

Je toussai et me frottai les yeux pour m'accoutumer à la lumière des torches. Il me semblait que j'étais dans une cave. Mais en fait, non, ce n'était pas une simple cave... c'était un endroit que je connaissais ! Je clignai des paupières et observai autour de moi les parois de calcaire irisé et le sol en granit rouge. Je me trouvais dans la chambre inférieure de la Grande Pyramide de Gizeh !

Les trois dacoits se tenaient à mes côtés. Quelques instants plus tard, une haute silhouette vêtue de pourpre pénétra dans la chambre. Ses bras et ses jambes étaient nus et, à ma grande surprise, je m'aperçus que c'était un homme blanc. Son visage était dissimulé par un heaume de métal totalement lisse, seulement pourvu d'une large fente au niveau des yeux. Il restait là, les bras croisés, à me toiser avec arrogance.

— Bienvenue, docteur Petrie.

Sa voix, dans la chambre souterraine, résonna douloureusement à mes oreilles et je baissai la tête pour atténuer les vibrations.

— Je ne suis pas ici par ma volonté, lançai-je d'un ton provocant.

Le personnage masqué rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

— Vous faites erreur, docteur. Ce sont vos actions qui vous ont conduit à comparaître devant moi ce soir. Ce sont elles qui ont attiré sur vous l'attention du Si-Fan.

Il fallait que j'évalue mes forces physiques et que je voie quelle marge de manœuvre mes ravisseurs voulaient bien me laisser. Je me levai péniblement. Je me sentais faible et vulnérable. Serrant la mâchoire, je fixai cet horrible masque sans visage.

— Vous devriez savoir que le docteur Fu Manchu a donné sa parole qu'aucun mal ne me serait fait, ni à aucun membre de ma famille.

Un ricanement sourd jaillit du masque et un frisson parcourut mon échine.

— Et vous devriez savoir que Fu Manchu n'a aucune autorité sur moi. C'est moi qui commande le Si-Fan, car je suis l'ancien Khumun-Khufu. Et vous, vous avez volé ce qui m'appartenait de plein droit, vous avez volé le Sceau de Salomon.

Aux paroles prononcées par ce dément, un vertige me saisit. Je ne pouvais nier connaître l'objet dont il parlait, mais il y avait tant d'années de cela...

— Mais je ne l'ai plus ! m'écriai-je. Je l'ai jeté dans le Nil il y a bien longtemps. Il ne peut apporter que mal et destruction.

Il s'avança vers moi et, de son bras musclé, il me saisit par les revers de mon veston et me souleva du sol.

— En tant que médecin, vous savez assurément de combien d'os est composée la main d'un homme ? Vous savez aussi que si je brise ne serait-ce que la moitié de ces os, votre carrière est finie ?

Je ne répondis rien. Tout en fixant la fente qui barrait le heaume de métal, je tentai de contrôler les battements frénétiques de mon cœur qui s'emballait.

— Et vous n'ignorez pas qu'il me serait très facile de capturer les êtres qui sont ce que vous avez de plus cher au monde et de les transformer pour les rendre semblables à moi ?

En disant ces mots, il écarta les doigts et me laissa retomber lourdement sur le sol. Il posa ses deux mains sur les côtés de son heaume et je levai les yeux.

— Contemplez mon visage et n'oubliez pas ce que je viens de vous dire !

Il ôta lentement son masque. J'eus le souffle coupé par la surprise.

— Non ! Ce n'est pas possible ! *C'est* vous !

Il tenait le casque dans une main et tendit l'autre dans ma direction tandis que je ne pouvais détacher mes regards de ce visage hideux et difforme qui se tordait de rage.

— À genoux, Païen ! Viens vénérer ton dieu.

Les dacoits me soulevèrent du sol et me forcèrent à m'agenouiller devant lui. L'un d'eux immobilisa mes bras derrière mon dos, cependant qu'un autre m'empoignait par les cheveux et me contraignait à m'incliner. Une vague de dégoût me submergea lorsque je pris conscience de l'humiliation que l'on m'imposait. Je serrai les dents et hurlai ma colère contre les Cieux tandis qu'un rire moqueur emplissait mes oreilles.